

DIVISION OF THE HUMANITIES AND SOCIAL SCIENCES
CALIFORNIA INSTITUTE OF TECHNOLOGY
PASADENA, CALIFORNIA 91125

DES TERMITES ET DES HOMMES OU LA POLITIQUE DE GOBINEAU

Annette J. Smith



HUMANITIES WORKING PAPER 35

August 1979

Des Termites et des Hommes ou la Politique de Gobineau

Dire que Gobineau a de la société une vue quasi-biologique c'est répéter une vérité devenue lieu commun grâce à plusieurs décades d'études gobiniennes.¹ L'histoire est à ses yeux "une des démonstrations les plus fortes de ces lois mystérieuses qui, à certains moments, agissent sur le développement de l'humanité, tout à fait de même que, dans une application organique, ces mêmes lois, ces mêmes causes opèrent sur la croissance et la coloration des corps."²

La tâche de l'historien est donc de renouer avec les faits de la vie, avec le réel. Mais ce réel, en quoi consiste-t-il? Le déterminisme de Gobineau si souvent allégué, est-il purement celui des corps? Si ces "lois mystérieuses" fonctionnent comme des lois physiologiques, est-ce à dire qu'elles se confondent avec elles? Il répond lui-même à la question dans la "Conclusion générale" de l'Essai³ lorsque, toujours à propos de l'histoire, il précise que "c'est la frapper de stérilité que de l'appuyer sur une science isolée et principalement sur la physiologie." La physiologie jugée trop simpliste pour rendre compte de l'humain, c'est alors l'ethnologie que Gobineau charge de cette

tâche, et ceci parce que cette science qu'il considère comme "la racine et la vie même de l'histoire . . . n'a pas la matière pour objet." Ainsi, l'éthnologie permettait à Gobineau d'être ancré dans le réel, tout en le transcendant.

Cependant, cette transcendance qui pour la critique traditionnelle révèle les exigences d'un sur-moi et dessine une morale proto-Nietzschéenne du sur-homme, se prête peut-être à une autre lecture. "Chaque race cherche son bien dans le cercle de ses instincts et ne peut le chercher ailleurs"⁴ écrivait Gobineau de l'histoire des peuples. Il faut, relever là plus qu'un simple déterminisme, car si la figure du cercle évoque les paramètres, donc les limites, de l'instinct, en revanche l'expression "chercher son bien" introduit un certain dynamisme téléologique. La formule suggère en outre que l'histoire d'une race serait la résultante de forces intérieures innées à la race et des facteurs extérieurs de l'environnement. Or ce processus qui semble bien, à en juger par les diverses expressions que Gobineau lui donne au cours de l'oeuvre, résumer pour lui la dynamique de l'histoire, frappe par sa ressemblance avec la définition de l'activité instinctive comme "un acte réflexe désiré"⁵ fournie de nos jours par l'éthologie ou science du comportement animal. Pour Gobineau "il faut reconnaître à l'instinct une portée qui l'approche de la dignité de la raison" (Essai, I, 166). Pour l'éthologue contemporain "toute réaction animale est instinctive. . . . On peut dire que l'intelligence animale, là où elle existe, trouve sa justification dans la recherche de l'activité instinctive" (Man and Beast, 319). Devant ces coïncidences, il est permis alors de se demander si, cent ans plus tard, ce n'est pas

aussi à l'éthologie que Gobineau eût demandé de suppléer le "missing link" entre le physiologique et l'historique, entre la nature et la culture.

Parcourons quelques exemples de la pensée gobinienne sur ce qui rend les peuples viables. En 1844, sous l'égide de son mentor Tocqueville, Gobineau s'essaie à définir la base logique d'une morale appropriée à la réalité européenne de l'époque: cette "nouvelle" morale, fondée sur l'intérêt personnel, est néanmoins "rigoureuse pour tout ce qui peut blesser des relations pacifiques et innocentes avec les autres membres du corps social"⁶ -- en d'autres mots, elle exalte les passions dans le même souffle qu'elle leur assigne des limites. Similairement, le prototype Viking (l'Aryen originel d'Ottar Jarl) montre des passions fortes mais jamais basses.⁷ L'Italie du Xvème siècle (autre incarnation de l'idéal de Gobineau) est louée en ces termes: "Ce pays si singulier, si agité, . . . si cruel, si féroce, si criminel, . . . était sociable surtout; c'était par là qu'il se distinguait des autres contrées plus ou moins brutales, plus ou moins hargneuses . . . il aimait la liberté avec le même emportement qu'il recherchait le despotisme" (La Fleur d'or, p. 54). La Perse contemporaine sert à Gobineau de preuve par l'absurde puisqu'il rend la passivité pour ainsi dire quiétiste des mystiques Soufys et Bâbys responsable de sa décadence.⁸

Une constante ressort de ces échantillons (qu'on aurait pu multiplier): les sociétés que Gobineau considère comme viables par essence sont celles où l'agressivité individuelle et l'instinct social s'équilibrent -- et ceci par un mécanisme spontané; symétriquement,

les sociétés dont les individus ont perdu l'instinct d'agression sont incapables de la cohésion nécessaire à leur survie. Or ces lois qui soutendent la vision gobiniennes de l'histoire coïncident elles aussi avec quelques-uns des concepts clés de l'éthologie contemporaine -- soit, d'une part l'existence d'un équilibre, c'est à dire parfois d'une hiérarchie, des grands instincts animaux, équilibre assurant par le processus évolutionniste la survie de l'espèce; d'autre part une relation directe entre l'agressivité des individus et l'attachement conspécifique (qu'il affecte les couples ou la hiérarchie de la famille et du clan) chez de nombreuses espèces animales.

Ce modèle anachronique pourrait paraître incongru si Gobineau ne nous avait laissé bien d'autres indices à l'appui d'une lecture "éthologique" de son oeuvre: d'abord des réseaux consistants de métaphores empruntées au règne animal (caractéristique essentielle de son style) qui dessinent une éthologie personnelle préfigurant parfois la science contemporaine;⁹ ensuite, dans la psychologie et la structure dramatique de ses romans et nouvelles l'interdépendance de l'agressivité et de l'amour (qui prend souvent la forme curieuse du "lien" (bonding) animal;¹⁰ enfin, plus importante pour une telle enquête, l'évidence biographique éparses mais concrètes que son oeuvre baigne dans un climat scientifique dont la zoologie et la biologie étaient des éléments majeurs¹¹ encore que relativement négligés jusqu'ici par la critique gobinienne.

La corrélation de l'agressivité et du lien individuels avec la vitalité de l'état ne ressort nulle part plus clairement que dans deux documents où Gobineau saisit à bras-le-corps des événements

politiques contemporains, documents qui se font pendant, puisque le premier exprime les espoirs tout théoriques d'un jeune idéaliste militant, et que le second est le bilan désespéré d'une défaite nationale qui ne faisait, hélas, que confirmer les intuitions de l'apprenti journaliste: **il s'agit des articles de la Revue Provinciale sur une tentative de décentralisation politique (1848-49) et du pathétique et vitriolique Ce qui est arrivé à la France en 1870 (1870-71).**¹²

* * *

En contraste avec les sociétés de bronze et d'airan qui ont précédé la nôtre, qu'avons-nous en France, vers 1870? Une noblesse et une bourgeoisie inexistantes (CQ., 94), des ouvriers dégénérés et démagogues (CQ. 105-12) et le paysan "caressé, choyé . . . protégé, porté dans les bras" (CQ., 104), c'est-à-dire domestiqué, ne considèrent plus le métier militaire comme une valeur: "J'ai entendu plusieurs de ces jeunes-gens tenir, et même devant leurs soldats, les propos les plus fâcheux, se vanter de n'être nullement militaires et de n'avoir aucune envie de le devenir. . . . Au lieu de se presser d'apprendre le métier aux officiers et aux soldats, à tout moment on leur donnait des permissions pour quitter la caserne et s'en retourner dans leurs familles, de sorte qu'eût-on voulu les rendre impropres à tout service on ne s'y fût pas pris autrement." (CQ., 146)

Ce déclin de l'agressivité conduit-il à l'harmonie entre Français et à la paix en Europe? Bien au contraire. Car, dans le modèle animal, la hiérarchie sociale repose sur l'instinct d'agression: "chaque individu d'une société sait lequel de ses compagnons vivant dans la même société est plus fort ou plus faible que lui-même. . . . Une société peut bénéficier, grâce à l'équilibre des tensions

crée par l'agressivité et l'ordre hiérarchique qui en résulte, d'une structure stable." (L'Agression, 54). Et Gobineau, de son côté, de se lamenter: Je voudrais bien pouvoir dire que ce régime doux énervant mais placide a dû produire un sérieux et définitif apaisement des passions haineuses. . . . Malheureusement, cette compensation assez utile, . . . on n'est pas tout à fait sûr qu'on la possède. Si l'on voulait additionner la somme de toutes les violences commises . . . , on trouverait de quoi s'inquiéter au sujet de cette prétendue réforme des moeurs." (CQ., 120). En effet dans une France privée de sa cohésion organique, on voit l'ancien homme-lige se retourner contre son suzerain séculaire, en Dordogne, en Ardèche (CQ., 141), où les villageois brûlent et torturent les notables. C'est que l'agression, en se faisant souterraine prend paradoxalement des formes viles: "la France a donné à l'Europe le spectacle de la révolution modérée de 1789, brutale de 1792, peureuse de 1794, ignoble de 1795, éffrontée de 1796 . . ." CQ. 89).

La rupture d'équilibre affectant les rapports intérieurs du clan se poursuit à l'échelle, disons, de l'espèce, dans les rapports entre la France et les autres nations. "Pendant une période de plus d'un siècle, la France ne travailla pas à autre chose qu'à se dégager de toute communauté réelle. . . . Elle tourna le dos aux autres peuples et, à elle toute seule, se persuada qu'elle faisait bande à part." (CQ., 84). Et, alors que dans les espèces animales naturellement agressives, une posture rituelle de soumission reconnaît concrètement le droit du plus fort, préservant à la fois la dignité du plus faible et l'intérêt de l'espèce, (Trois Essais, 118-19) dans la France de 1870,

"chacun eut peur, d'avoir l'air d'avoir peur d'un fait militaire" (CQ., 127). Alors que dans le monde animal les territoires sont souvent maintenus "à distance," les humains sont victimes d'un orgueil mal placé: "Si nous avions eu un gouvernement sérieux, . . . si, surtout, nous avions été une nation sensée, pratique et politique nous eussions fait la paix immédiatement. . . . L'honneur de la France fût resté intact et le pays n'eût rien souffert." (CQ., 138-39). Aussi se lamente-t-il de voir la nation "affolée, tombée sur le dos, hurlant contre elle-même (CQ., 141). Il le regrette d'autant plus qu'il a moins peur des uhlands disciplinés que de "la canaille," des "rouges" et, en dernier ressort, de la Commune de Paris dont la "Déclaration au peuple français" recoupait certains projets décentralisateurs de la Revue Provinciale. (CQ., 29, 44).

Autre schéma possible: si les individus ne répondent plus à l'instinct d'agression ni au "lien," ils sont incapables de décision en cas d'attaque. C'est la panique qu'on observe, en effet dans les sociétés animales où ces deux ingrédients de base font défaut. Ainsi, chez certains poissons qui ne présentent "aucune espèce de structure, ni chef, ni compagnons, uniquement un formidable entassement d'individus similaires . . . si l'un d'eux . . . prend la fuite, il communique sa peur à tous les autres qui s'en sont aperçus" (L'Aggression, 159). Le parallèle avec la guerre de 1870 n'est que trop évident: les lettres de Gobineau abondent en description de fuyards: "hommes, femmes, enfants, moutons, boeufs, charettes, etc." (CQ., 28, 29) ou "ces troupeaux misérables de gens, hurlant, criant, attendant, espérant, pleurant" (CQ., 72), soldats en débandade, régiments refusant de servir et autre lamentable cheptel auquel le maire de Trye fait quelquefois barrage.

Il faut fouiller plus loin dans la plaie. L'atrophie des instincts d'agression et de cohésion a des conséquences moins immédiates mais plus graves, car elles débordent le cadre de cet épisodique fiasco militaire et affectent l'histoire des nations en général.

En premier lieu, la sociologie animale suggère que, parfois, cette double carence polarise la hiérarchie naturelle vers les extrêmes. Une "hiérarchie absolue" (pour employer la terminologie technique) se substitue à la "hiérarchie relative." Un despote apparaît que le groupe suit aveuglément. (Motivation of Human and Animal Behavior, 136-141). Or Gobineau voit souvent sous ce jour les sociétés humaines du passé et du présent. En 1844, il dénonce "l'action incessante de l'individualisme comme le "principe de servitude dans le peuple et de despotisme dans le pouvoir. . . . C'est par l'association que peut se raviver notre malheureuse société."¹³ Quatre ans plus tard, la Revue Provinciale poursuit cette idée, arguant que la liberté n'est pas la cause trop souvent invoquée de tous les maux: "courageusement, il faut reconnaître que la source de tous nos malheurs est non plus d'avoir eu trop d'indépendance, mais d'avoir mal fait la part du pouvoir, et mal celle de l'obéissance." (Quellen, I, 222). Notons que le style épouse par un dualisme spontané le dualisme de l'agression et de la cohésion. Peu après il s'inquiète encore (à propos d'un remaniement administratif) de la possibilité que "les conseils locaux et leurs chefs pussent se sentir portés à se constituer en superbes tyrans," si l'unité politique de base demeure "une myriade de microscopiques communes rurales" (Déc., 54). Un des leitmotifs de toute sa carrière restera la connection de ce qu'on appelle à tort la démocratie avec l'émergence de la tyrannie,

par exemple, dans la Grèce antique (Essai, II, 34-35), chez les Perses où, "aspirant à l'ordre elle mène au despotisme et tombe honteusement devant les lances de quelques coureurs arabes."¹⁴ Ailleurs, c'est la collectivité elle-même, monstre sans tête qui se fait tyran, comme à l'époque de l'Empire d'Occident (Essai, II, 427).

Il n'est pas inutile de rappeler ces passages, repêchés par trop peu de critiques de l'amoncellement de gloses qui font de Gobineau un Père Fouettard assoiffé d'autorité. On oublie trop souvent que cet empêcheur de danser en rond parlait au nom des libertés -- sans majuscule et au pluriel. "En soi aucun gouvernement n'est aimable ni digne d'être aimé de l'immense majorité de ceux qu'il mène. . . . Il reste contesté. . . . Les contemporains . . . se laissent faire peut-être, mais convaincre jamais et, en définitive, ils n'aiment pas celui qui les mène. . . ." (CQ., 115). Convenons-en: il est plus d'un chemin vers l'anarchisme. Dans son mépris des pouvoirs établis et de la société bourgeoise, l'excentrique du Second Empire se retrouve singulièrement près des idéaux de la jeunesse cent ans, plus tard: Sur les murs de Paris dans la presse, fleurissaient en 1968 d'étranges slogans dont on jurerait que certains sont de la plume de Gobineau: "Nous refusons un monde où la certitude de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de périr d'ennui;" "Baisse-toi et broute;" "La culture est l'inversion de la vie":¹⁵ autant de cris du coeur dans lesquels Gobineau aurait pu se reconnaître. Cette pensée, d'autre part, s'avéra non moins prophétique dans le détail. Si ce fut finalement un général et non un "caporal muletier" (Quellen, I, 34) qui mit l'Espagne sous son talon, on se prend à rêver devant ces lignes heureusement publiées de l'autre côté du Rhin par le disciple allemand le plus dévoué à Gobineau: "A la fin, cette canaille reçoit un coup de pied d'un caporal et se taît . . ."¹⁶

Gardons pour la fin l'autre conséquence de cette perte d'instincts vitaux, car, au delà des illustrations politiques et historiques, elle touche au coeur même de la pensée gobinienne, en un point où l'intellectuel et le viscéral se rejoignent. Une loi éthologique stipule que l'agression intraspécifique . . . est contraire à l'instinct grégaire" (qu'il convient, bien sûr, de distinguer de l'instinct communautaire). Il s'ensuit que les espèces non-agressives tendent à vivre en larges groupes indifférenciés où les relations d'individu à individu sont anonymes et interchangeables. (L'Agression, 161-63).

Or ce que Gobineau a toujours combattu, dans ses manifestations raciales, sociales ou politiques, c'est en essence l'agglutination, "l'homogénéification," on serait tenté d'écrire. On renonce aux exemples car c'est tout l'Essai qu'il faudrait citer: réduit à son récit minimum, il devient le ressassement hallucinant d'un même scénario à travers sept mille ans d'histoire. A son époque, en tout cas, Gobineau se méfiait de l'homogénéité pour l'Allemagne post-napoléonienne, où la diète lui faisait vaguement l'effet d'un cheval de Troie, qui ne pourrait s'avérer solution viable que si les "Princes médiatisés" de la vieille aristocratie germanique y retrouvaient un rôle organique. (Quellen, 162-63). Cela le prédisposait à désapprouver le fédéralisme -- paradoxe, à priori, étant donné sa défense des libertés locales. Mais le fédéralisme consistait justement pour lui en un pouding d'états tous égaux. Aussi le critiquait-il aux Etats-Unis et le redoutait-il pour la France (Déc., 65-67). Bref, on se heurte ici au constant plaidoyer pour la décentralisation qui prend sa source dans un réflexe de Gobineau devant la matière indifférenciée, qu'elle fût animale, végétale ou minérale. L'association des espèces animales, considérées par lui comme des

troupeaux, des essais anonymes ou un pullulement amorphe, avec les aspects moraux ou sociaux qui lui répugnaient est fréquent dans sa poésie. Cette phobie éclate au début des Pléiades lorsque, sous le regard dédaigneux des fils de Rois, se bousculent les "multitudes qui grouillent," "la tribu bariolée des imbéciles," "les bandes repues et les essaims affamées et pareils" des drôles et "les troupeaux innombrables" des brutes.¹⁷ Mais aucune prose de Gobineau n'est plus riche en images du pullulement ni n'offre une descente plus vertigineuse dans les ordres de l'univers que les écrits politiques considérés ici. Des extraits de ce dossier suffiront.

La centralisation a ruiné la France par la fragmentation. Les communes ne sont plus que des "agrégations infiniment petites" (Déc., 42-43). La bourgeoisie désire réduire la vie à "un milieu aussi uniforme que possible" (CQ., 93). Les fonctionnaires de tous les rangs, de toutes les espèces . . . pullulent et vont se multipliant à l'infini . . ." (CQ., 94). Tout ce que touchent les hommes se fragmente aussi: la littérature devenue "une petite fabrication de petits livres pestilentiels associée à une petite efflorescence journalière de gazettes à l'eau de rose" (CQ., 123) distille l'inspiration en "petits ruisseaux," "se limite à des espèces de procès-verbaux ambrés de petites turpitudes" (CQ., 122). Et pour le prouver par mimétisme le style de Gobineau, si sobre d'habitude, s'adapte au processus, comme dans ces exemples choisis parmi beaucoup: "Sur cette excellente base on amonçèle pêle-mêle la fraternité universelle, la solidarité, le droit au travail, la jouissance pour tout le monde, la liberté, la liberté de la femme, la liberté de l'enfant, la liberté du travailleur; la science libre, l'Etat libre, l'Eglise libre, la mère libre, la fille libre, la boulangerie, la boucherie, les théâtres libres . . ." (CQ., 108); et celui-ci irrésistible,

à la Daumier!" L'Honorable M. Tel, l'intrépide M. Tel, le respectable M. Tel, a offert, présenté, organisé, livré, proposé de la charpie, du vieux linge . . ." (CQ., 130).

Puis voici que l'on passe de la multiplication indéfinie à la division indéfinie: car l'administration devient un "polype" (poulpe) monstrueux dont les tentacules ou les suçoirs coupés repoussent immédiatement (CQ., 94), bientôt une amibe sans contour étalée "sur la couche large unie et molle de la soumission générale" (CQ., 95). Descendant encore plus bas dans l'échelle des êtres, la centralisation se fait "chancre attaché au flanc de la nation," "lèpre" dévorant la France (CQ., 98-99), et finalement virus producteur d'infection: "Pour qu'un pays se décompose de la sorte, il faut que le mal le travaille et le perfore par l'intérieur; les blessures infligées par l'assaillant extérieur produisent des entailles, mais non jamais cette liquéfaction purulante de la moelle et du sang." (CQ., 73).

Gobineau ne s'arrête même pas aux formes animales primitives. On atteint le règne végétal: les expédients bureaucratiques des rois de France, grossissant comme des "champignons venéux" (CQ., 76), avaient fini par faire de la monarchie "des caducités poudreuses." Et nous voilà enfin au bout de la route, dans le minéral. La France n'est plus que "cet inconcevable piétinement de pierres tombées, de plâtras écrasés, de murs écroulés . . . le tout sans formes" (CQ. 72).

Entre alors sur scène la cohorte des images mécaniques. Elles se glissent d'abord discrètement dans les instantanés du gouvernement "automate" (CQ., 124) ou "équilibriste" (CQ., 139) à mi-chemin entre l'humain et la machine. Mais la machine elle-même fait irruption sans vergogne. Toutes ses pièces sont décrites ad nauseam: manivelle,

rouages, engrenages, cylindres, pistons, accompagnés de verbes adéquats: Paris "pompe l'or et l'argent", la France a "roulé" vers la situation administrative; l'administration "qui s'était chargée de . . . mener, de conduire, de faire tourner, retourner, et lever et asseoir les sujets" a fini par les "pétrir."¹⁸ Hélas! Ce robot n'est même pas le monstre parfait et n'empêchera pas le désastre de Reichschoffen. (CQ., 138) L'ouvrier français, qui ne fabrique plus que des machines, n'est devenu l'as de la pendule (CQ. 118) que pour se la faire voler par les Prussiens chez un autre témoin de cette époque. . . .¹⁹

Dans cette peste de la centralisation qui afflige la France, les provinces sont peut-être bien les baudets, mais Paris se taille la part du lion. La Revue Provinciale consacrait à la capitale plusieurs pages (Quellen, I, 213-18) où se trouvent déjà les images minérales (celle d'une ville bâtie sur du sable) ou mécaniques (celle d'une escarpolette). Le pamphlet de 1871 poursuit l'assaut livré à la cité "aimantée" (CQ., 96) avec son paysage quasi-lunaire "de prodigieuses démolitions, extraordinaires constructions" (CQ., 113), où les écus crépitent (CQ., 113, 122).

Enfin, un dernier pas dans la voie de la déshumanisation nous conduit de la planète morte au système solaire: "La France devint à ses propres yeux la nation — soleil. L'univers fut un système planétaire où elle occupait la première place; . . . avec les autres peuples, elle voulut n'avoir rien de commun que de leur dispenser à son gré la lumière; elle convint avec elle-même qu'ils nageaient tous dans une atmosphère de ténèbres assez opaques" (CQ., 82). Certes, ce passage ironise sur le

vieux complexe français de supériorité. Mais il porte bien plus loin. La perte de cohésion sévissant déjà au niveau national s'est étendue au niveau international où la France fait maintenant figure de nation autistique. Pire encore. Ce qui se fait le plus sentir, dans cette dérision, c'est le silence des espaces infinis. La mécanique terrestre nous a menés à celle de Newton, univers moniste, à clé unique, où chairs et cristaux sont brassés suivant de mêmes lois que l'abstraction caractérise. Transposée dans le contexte de 1870 en quoi consiste l'abstraction? Elle permet à la conviction de "cristalliser" les préjugés (CQ, 108). Insidieusement, elle s'incarne dans des préfets étrangers à la politique locale (Déc., 46-49), dans un système cantonal sans territoire réel (Déc., 37), dans un projet de fédéralisme servilement calqué sur le système américain (Déc., 60); dans "des règles uniformes adoptées par la France entière (Déc., 49); dans la recherche de l'absolu gouvernemental (CQ., 114) de "panacées pour tous les maux" (CQ., 108), et d'axiomes enfin (CQ., 109).

Qu'on est loin, alors, du monde organique où "les idées pratiques, surtout dans une société vieille . . . se montrent très compliquées; et plus elles sont pratiques et plus elles s'appliquent avec exactitude aux nécessités . . . (CQ. 108)! Qu'on est loin de la patrie "de chair et d'os," qui parle, marche commande de vive voix, que Gobineau appelait aussi pour la démocratie grecque avec ces mots dignes de figurer sur le fronton d'un temple: "il n'est pire tyrannie que celle qui s'exerce au profit des fictions" (Essai, II, 31)! Loin, aussi, de Florian et de Buffon à qui il demandait des modèles au départ de ce parcours (Tocqueville, IX, 52, 195, 197); ou même des Pléiades, constellation intime d'étoiles amies, différentes des autres et différentes les unes des autres.

Cette lecture laisse donc sur un goût amer que, selon ses inclinations personnelles, on peut trouver celui d'une drogue salutaire ou de la ciguë tendue aux institutions dont nous sommes les plus fiers. Sans prétendre à trancher le débat sur les démocraties modernes (dont Gobineau avait bien vu le double tranchant!) deux conclusions, en tout cas, se présentent à l'esprit, l'une sur la méthode de Gobineau, l'autre sur ses valeurs.

Le monisme de la pensée gobinienne, caractéristique des grandes synthèses du XIX^{ème} siècle et souvent relevé, demande ici à être nuancé. Des documents sujets de cette étude il ressortirait plutôt (dans le domaine politique au moins) une répugnance de Gobineau pour les solutions générales: ce serait là appliquer aux choses de la vie des lois semblables à celles qui régissent le monde de la matière. Sa pensée trouve ainsi sa place dans le très ancien débat entre la science d'Aristote et celle de Galilée, débat au sein duquel la physique moderne s'est définie et que l'éthologie contemporaine continue à invoquer.²⁰ Le développement des sciences exactes et les perspectives de l'évolutionnisme ont fait subir bien des vicissitudes à l'héritage d'Aristote, même en biologie: le concept du tout dans la nature n'est plus défini à l'avance, comme il l'était jadis, par le principe de l'entéléchie. On sait maintenant que les séquences phylogéniques et ontogéniques restent des processus ouverts, sujets aux échecs et au hasard. En dépit de cela, tandis que la physique moderne séparait le systématique de ses manifestations temporelles et spatiales, l'empirisme aristotélicien a continué à soutendre l'oeuvre des naturalistes: ce qu'ils voient contient déjà ce qu'ils apprennent et ils apprennent, en quelque sorte, pour mieux voir. Sans le concept central

de catégories séparées, sans des critères de succès ou d'échec particuliers à chaque catégorie, sans le respect de ces différences de processus, il ne pourrait y avoir de sciences animales. On voit alors pourquoi une infrastructure éthologique est dans le cas de Gobineau une hypothèse plausible: éclairant d'une part sa politique, avec son insistance sur l'empirisme historique, sur des lois adaptées aux traits uniques de chaque groupe humain, et, d'autre part, sa théorie de races séparées, elle vérifie ainsi la continuité de l'une à l'autre.

Cette hypothèse peut soulever l'objection que l'auteur des Pléiades n'était pas éthologue. L'eût-il été d'ailleurs, que par inclination philosophique (voir plus haut) et par rigueur professionnelle, il n'aurait pu appliquer automatiquement au comportement de l'homme (espèce animale définie) les lois qui régissent le comportement d'autres espèces -- ou, du moins, postuler leur validité. La controverse de l'analogie et de l'homologie continue à faire rage dans l'éthologie et la sociologie contemporaines, attisée par l'essor récent de la sociobiologie. Il n'est pas question ici de prendre position. Ce qui importe c'est que sous la vision de Gobineau, misanthrope de l'histoire, apparaissent en filigrane des structures référant, positivement ou en contraste, à un modèle animal. Elles ne sauraient être des coïncidences: en dépit du parti-pris qui, dans le passé, a souvent forcé la pensée de Gobineau vers un idéal hautain de titan, une lecture détaillée de l'oeuvre aboutit le plus souvent à l'implication que l'homme, au moins celui que plusieurs

siècles de lumière ont aliéné de ses instincts, est loind'être le chef-d'oeuvre de la création.

En 1863, il écrit à sa fille Diane: "Au 18^e il me semble qu'il y a un abaissement sensible, les hommes et les choses se mettent en route vers l'humanité, et je vous avoue que je ne serais pas étonné que nous eussions continué à marcher dans cette rue-là. Je ne suis donc pas très charmé" (Quellen, II, 370).²¹ Serait-ce parce que les philosophes n'avaient en somme réussi qu'à ressusciter le hideux protoplasme originel -- sous des formes déguisées? Dans une autre lettre (Quellen II, 240-41) Robert Lytton, l'ami de Gobineau, avait composé sur le sujet une plaisante fable (genre littéraire approprié), à laquelle ces quelques remarques empruntent une cauda: Bios, petit protoplasme, jadis heureux et autonome, ne sait résister à l'ambition. Mal conseillé par les philosophes, il acquiert des membres et des viscères de plus en plus nombreux et compliqués, étend son territoire, devient tribu, grossit de tribu en Nation, de Nation en état, et finit par tomber malade d'une pléthore d'organes. Un nouveau philosophe consulté lui prescrit un retour à la simplicité originelle, à un corps unifié -- traduire: un état centralisé et une société sans classes. Et Bios de protester "C'est finir là où j'ai commencé, avoir fait en vain et pour rien le voyage de tant de siècles . . . -- Eh bien oui, réplique le philosophe. Mais c'est là où le progrès te conduit. Car le progrès ne marche que dans un cercle. . . . Cercle vicieux!" C.Q.F.D.

Annette J. Smith

California Institute of Technology

NOTES

1. On se contentera ici d'une bibliographie succincte. V. :
 J. Gaulmier, Le Spectre de Gobineau (Paris: J. J. Pauvert, 1965), 20-28;
 J. Boissel, Gobineau polémiste: Les Races et la République (Paris:
 J. J. Pauvert, 1966), 11-60; J. Buezod, La Formation de la pensée
 de Gobineau et L'Essai sur l'Inégalité des Races Humaines (Paris:
 Nizet, 1967), 332, seq., ch. IX et 282 seq. Pour des sources
 scientifiques spécifiques v. articles variés in Etudes gobiniennes
 (Paris: Klincksieck, 1966-79).
2. La Fleur d'or (Paris: B. Grasset, 1923), 97. Les citations dans
 le texte réfèrent à cette édition.
3. Essai sur l'Inégalité des Races Humaines, 2 vols. (Paris: Firmin-Didot,
 1884), II, 543-51). Les citations dans le texte réfèrent à cette édition.
4. A. B. Duff, ed., Ce qui est arrivé à la France en 1870 in Etudes
 gobiniennes, (1970), 94.
5. La formule est de K. Lorenz in Trois Essais sur le comportement
 animal et humain (Paris: Seuil, 1970), 65-66. Les caractéristiques
 du comportement animal utilisées à l'arrière-plan de cette étude sont
 empruntées particulièrement à R. Chauvin, L'Ethologie, Etude biologique

- du comportement animal (Paris: P.U.F., 1975), 15-20, 212-24;
- K. Lorenz, L'Agression, Une histoire naturelle du mal (Paris: Seuil, 1970), 21-30, 65-69; K. Lorenz et P. Leyhausen, Motivation of Human and Animal Behavior, An ethological view (New York: Van Nostrand Reinhold, 1973), 37-48, 51-54, 228-47; N. Tinbergen, The Study of Instinct (New York: Oxford University Press, 1974), 15, 54-56, 101-27; Man and Beast: Comparative Social Behavior, J. F. Eisenberg et W. S. Dillon, eds. (Washington: Simon and Schuster, 1966). Subséquemment les titres abrégés et les pp. entre parenthèses dans le texte réfèrent à cette liste.
6. V. A. de Tocqueville, Oeuvres, Papiers et Correspondances, 9 vols. (Paris: Gallimard, 1951-), IX, 54.
7. Histoire d'Ottar Jarl Pirate Norvégien, Conquérant du Pays de Bray, en Normandie, et de Sa descendance (Paris: Didier, 1879), 15.
8. Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale (Paris: Didier et Cie, 1866), 21, 76 et 354 entre autres.
9. V. A. Smith "Un Bestiaire de Gobineau" in Etudes gobiennes, 1976-79 (Printemps 1979).
10. V. A. Smith "L'Agression et le lien: une lecture 'éthologique' de Gobineau: in Nouvelle Ecole (Paris, Ed. Copernic), 1979.

11. Travail en cours.
12. V. l'edition de J. Gaulmier "Gobineau, la décentralisation et la Revue Provinciale," in Etudes gobiniennes, 1971, 21-68 (titre abrégé dans le texte; Déc.). Pour Ce qui est arrivé à la France en 1870 v. n. 4 (titre abrégé dans le texte: CQ.). La Troisième république et ce qu'elle vaut, oeuvre posthume (Strasbourg: Trübner, 1907), reprend toutes les idées, et parfois les images, des deux publications antérieures. Mais écrite à froid (1878), cette seconde mouture est moins révélatrice des phobies de l'auteur.
13. Article dans La Quotidienne, 5 décembre 1844, cité dans L. Schemann, Quellen und Untersuchungen zum Leben Gobineaus, 2 vols. (Strasbourg: Trübner, 1914; Leipzig: Matthes, 1923), I, 168 (titre abrégé dans les parenthèses du texte: Quellen).
14. V. Histoire des Perses, 2 vols. (Paris: Plon, 1869), II, 636-37.
15. Successivement: déclaration de Cohn-Bendit dans Le Monde (14 mai 1968) et graffiti anonymes dont le premier fait curieusement écho à la p. 18 de La Troisième république et ce qu'elle vaut de Gobineau.
16. Briefwechsel Gobineaus mit Aldebert Von Keller (introduction de L. Schemann) (Strasbourg: Trübner, 1911), 50.
17. Paris: Gallimard, 1960, 33.

18. Exemples relevés aux pp. 91, 93, 108, 115, 120, 122, 134 de CQ.
19. Cf. A. Daudet, "La Pendule de Bougival" in Contes du lundi (Paris: A. Lemerre, 1952), où la pendule est au contraire, un symbole de la grâce et du génie français. De gustibus et coloribus . . .
20. V. par exemple, K. Lewin, A Dynamic Theory of Personality, trad. par D. K. Adams et K. E. Zener, (New York: McGraw Hill, 1935), ch. I: "The Conflict between Aristotelian and Galilean modes of thought in contemporary psychology."
21. A rapprocher d'une lettre à Aldebert Von Keller (v. Briefwechsel Gobineaus . . .) (Rome, 4 août 1879): "Quant à la Hohere Macht à l'intervention de laquelle je crois aussi fermement que vous, je suppose qu'elle en a assez des hommes et se prépare à mettre à leur place un autre animal un peu moins nuisible et un peu moins bête surtout."